

---

**PRIX : SOIXANTE CENTIMES**

---

# ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

---

Quatrième Année — Deuxième Période

---

## SOMMAIRE :

- Multatulli** : *De la Démence de l'Autorité.*  
**Paul Adam** : *Dieu* (suite).  
**Paul-Marius André** : Poésies : *Scherzo.* — *Fragment d'une Ode à Mallarmé.*  
**Georges Vanor** : *Le Drame Wagnérien* (suite).  
**J. Grave** : *L'Idée anarchique et ses développements.*  
**Paul Adam** : *Critique des Mœurs.*  
**Henri de Regnier** : *Notes dramatiques.*  
**Bernard Lazare** : *Les Livres.*  
**B. L.** : *Revue des Revues.* — *Memento.*

---

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

---

Tous droits réservés.



# ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

---

## ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS. . . . .	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE . . . . .	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE . . . . .	14 francs	— 8 francs.

---

Le numéro : 60 centimes

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER  
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

---

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.



---

## De la Démence de l'Autorité<sup>(1)</sup>

---

Non, pas de faux-fuyant. Je *l'ai* dit. J'ai déclaré que le travail volontaire vaut mieux que le travail obligatoire. Il n'y a pas à dire. Mais *à présent* je rétracte cette erreur, et je prétends que rien n'est plus douteux ni plus nuisible que le travail volontaire.

Et comment avez-vous acquis cette nouvelle conviction? demandera-t-on, j'espère. Car si l'on ne me le demandait pas, je croirais que mon sermon ennueie autant l'auditeur que moi-même.

Comment j'y suis parvenu? Mais très simplement. Non, non... pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi, pas simplement du tout! j'oubliais que la simplicité ferait aussitôt évacuer ma chapelle et que la seule complexité est admise. Donc, pas simplement du tout. D'une façon extrêmement complexe. J'ai été guéri de

1. Extrait de l'opuscule : *De la libre culture dans les Indes Néerlandaises.*



mon erreur, et cela... devinez par qui? Par mon petit Max.

L'enfant est doux, bon et obéissant. Je crains même qu'il ne soit trop bon, trop doux. Et si vos enfants, mes auditeurs, ressemblent à leurs parents, mon enfant subira un jour le châtement que le monde inflige à la bonté, pour se venger de la différence.

Quoi qu'il en soit, il est serviabie et obéissant. Il remplit très volontiers les petits devoirs que lui impose son âge. Presque jamais on n'a quelque chose à lui ordonner. Bref, jusqu'ici, il travaillait tout à fait librement.

Or, il y a quelques jours, l'heure sonna où habituellement sa mère le couche. Au lieu de ramasser ses joujoux, de se déshabiller et de nous embrasser, il vint auprès de moi et me dit :

— Papa, j'ai une idée!

Il m'effrayait.

— Mon pauvre garçon, il ne faut pas que cela t'arrive souvent. Cela te gênerait dans la vie. Qu'est-ce?

— Eh bien, c'est l'heure de se coucher...

— C'est ça ton idée?

— Non, écoute! Hier le moment d'aller dormir venu, je me suis immédiatement déshabillé et t'ai souhaité une bonne nuit. Tu m'as embrassé et porté dans ma chambre, ensuite tu m'as couché, couvert et bordé, et lorsque tu as quitté la chambre avec ma mère, ta dernière parole, comme toujours, fut : « Bonne nuit, mon cher enfant... »

— Certes, tout cela est exact, et ta mère aussi t'a souhaité une bonne nuit et tu nous a dit bonsoir. Ce n'était donc pas bien? Que voulais-tu donc? N'as-tu pas bien dormi après?

— Non, j'ai très bien dormi, mais... cette manière d'aller se coucher n'est pas la bonne. La femme de



ménage a un garçonnet de mon âge et j'ai entendu dire que cet enfant ne veut jamais se coucher. Alors sa mère est obligée de l'y forcer par des coups. Mon cher petit papa, je ne suis pourtant pas moins que l'enfant de la femme de ménage ! veux-tu me forcer également à aller me coucher ?

— Mais, mon enfant, comment veux-tu que je te force à faire ce que tu fais sans la moindre contrainte ?

— Qu'à cela ne tienne. Je ne voudrai pas !

J'avoue que je ne compris pas l'enfant, mais puisque je suis si souvent obligé de lui refuser certaines distractions, je décidai de satisfaire cette fois-ci son caprice. Et je suis fort heureux d'avoir accédé à un désir qui :

1° rend l'enfant heureux,

2° constitue un joyeux divertissement dans la monotonie de ma vie quotidienne,

et 3° m'a guéri de l'erreur que le travail volontaire soit une chose désirable, comme je le croyais encore il y a deux ans.

En effet, depuis cette époque, mon enfant ne se couche que lorsqu'il y est contraint. Je le bats et je le maltraite, d'abord pour le guérir de sa docilité moutonnière, qui le ferait se coucher même sans coups, et ensuite je le fouette de nouveau pour le forcer à aller au lit. Mais il y a plus. J'applique ces mauvais traitements à tout propos. Je lui rends tous ses petits devoirs tellement répugnants qu'il refuse de les accomplir, à seule fin de l'y contraindre ensuite par des coups. Toute tendance naturelle vers le bien est ainsi détruite, et je goûte l'agréable satisfaction que, de mon petit garçon qui jadis remplissait avec une ennuyeuse monotonie tous ses petits devoirs, je ne puis plus rien obtenir sans avoir préalablement passé par les ravissantes distractions que sont la faim et les coups.



On n'a pas idée des délassants *entremezzi* que me procure cette lutte contre la toute libre initiative.

Encore hier :

— Que fais-tu là, Max ?

— Papa... j'ai...

— Dis... parle... qu'as-tu fait là ?

— Papa... j'ai... j'ai respiré.

— Pourquoi as-tu fait cela, malheureux enfant ?

— Je l'ai fait, papa... parce que... parce que...

— Tu l'as probablement fait parce que tu le voulais ?

— Ah ! oui ! papa !

— Maudite perversité héréditaire ! En arrière cette haleine, rentre-la te dis-je... immédiatement... tout de suite ! Je t'apprendrai à respirer de ta propre autorité !

Ensuite je le rouai de coups jusqu'à ce que ses poumons fussent ramenés au *statu quo ante*. Puis :

— Et à présent respire, parce que je te l'ordonne ! Mais, ajoutai-je tout-bas, n'obéis pas de suite.

L'enfant me comprit fort bien, et refusa de respirer avant que je ne l'y eusse contraint par une sérieuse répétition de coups.

A présent il dépérit à vue d'œil comme quelqu'un qui attend une décision ministérielle. Il fond littéralement et s'évapore, comme du camphre. La gênante gaieté est brisée. Les seules choses que, de temps à autre, il fasse encore volontairement sont pleurer et gémir. Mais je lui dirai de se passer également de ces distractions, tant que je ne le lui aurai pas expressément ordonné.

Cependant, me dira-t-on peut-être, ce ne sont là que des affaires domestiques. C'est vrai ! Mais tout comme Newton, de la chute d'une pomme conclut à l'existence d'une loi physique régissant l'univers, je conclus à la nécessité d'une loi de contrainte générale



par les observations que je fais dans mon ménage.

Qu'il me soit permis de vous raconter déjà comment j'ai essayé d'appliquer à la chose publique la découverte qui, depuis quelque temps, a transformé ma maison en un véritable paradis.

Je suis très lié avec un agent de police qui est philosophe à ses heures de loisir.

Je lui ai expliqué mon système et il m'a aussitôt compris, vu que j'avais profité d'un moment où il n'était pas de service. Et non seulement il me comprit, mais le lendemain déjà il appliqua ma délicieuse découverte. Voici, mes chers auditeurs, un extrait de son carnet :

*Bruxelles, 12 janvier. — Jeté en bas du trottoir le nommé A... pour l'obliger ensuite à remonter sur le trottoir.*

*Fait sortir de sa maison la femme B... pour l'y reconduire. Monté la garde devant son domicile pendant trois heures afin de l'empêcher de sortir.*

(Elle prétendait bien n'avoir aucune envie de sortir, mais je déteste ce genre de libertarisme.)

*Ordonné à un cocher de faire emballer son cheval pour le lui défendre ensuite.*

*Enfermé jusqu'à minuit quelques buveurs de faro qui voulaient quitter l'estaminet avant l'heure de la fermeture réglementaire pour les obliger ensuite à s'en aller.*

*Provoqué, par quelques bons coups de bâton, une personne qui se promenait tranquillement, et l'arrêter ensuite comme coupable d'outrage et rébellion.*

Voici pour le carnet de mon ami le philosophe-policier. Mais ce n'est pas tout.

Vous ne vous doutez pas encore, mes chers auditeurs, comment ma découverte conduisant à la nécessité de la contrainte, touche de près aux intérêts de la ville, du pays, de l'univers.



Je commencerai la démonstration par l'univers, et vous croirez facilement le reste.

L'univers?... Certainement! Avez-vous déjà songé, mes auditeurs, comme il est humiliant pour nous que le soleil reste immobile de par sa propre volonté, et que la terre, cette petite terre présomptueuse, tourne éternellement, sans que nous le lui ayons ordonné?

Voilà les suites de notre blâmable négligence. Mais il vaut mieux nous arrêter là. Nous *obligerons* le soleil à s'arrêter. Rien n'est plus facile. Qu'on lui donne une chambre comme la nôtre, et je me porte garant qu'il ne bougera pas. Et la terre qui, depuis Dieu sait quand, se permet de tourner avec une incommensurable présomption pour sa satisfaction personnelle, nous la *forcerons* à tourner. Pour réaliser toutes ces améliorations, je n'attends que la découverte de ce fameux point d'appui qu'à déjà cherché Archimède... et je vous promets un avenir radieux.

Tout se fera par la contrainte. Par la contrainte l'enfant aimera ses parents. Par la contrainte vous parlerez, vous vous tairez, vous resterez debout, vous vous coucherez, vous marcherez, vous dormirez, vous mangerez, et vous gagnerez de l'argent. La contrainte règnera dans la Nature, dans l'Etat, dans votre ménage, dans votre lit... tout ce qui est mal ne sera plus, car le bien sera fait par la contrainte :

Glorieuse, sainte, divine *contrainte*!

Et le Javanais aussi sera *forcé* à faire le bien, c'est-à-dire de travailler pour nous...

Mais, s'exclamera ici, j'espère, le lecteur, tout ceci est absurde... inouï, imbécile, fou et pire...

Parfaitement!

*Quod erat demonstrandum*... mes chers lecteurs.

MULTATULLI

(Traduit du Hollandais, par Alexandre Cohen.)



---

# DIEU (1)

---

## LA CROIX

### Le Prieur.

Souhaitez donc, mon frère, de goûter l'essence même de l'univers et des forces, Lui-les-Dieux, ce que notre âme peut concevoir de plus universel, l'ensemble même des Energies qui font frémir, tourner les mondes vivants et chanter les âmes, vitesses acquises des corps morts. La succulence des mets, quand vous l'aurez surprise, rassasiera votre faim. Car, frère Jean, cette fringale, qui ne trouva point d'apaisement dans les festins du siècle, était, soyez-en sûr, le seul appétit de Dieu. Les

1. Voir les *Entretiens* des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février.



grandes, les insatiables passions ne fleurissent qu'aux cœurs des élus. Elles sont le chemin vers Lui... le voile dont il s'atténue afin que son dur éclat ne rebute pas dès l'abord la volonté de l'atteindre. Maintenant vous avez lassé le vice en vous, vous avez épuisé la négation de la force, éprouvé toutes les servitudes, voici que vous connaîtrez l'affirmation...

### Le Pénitent.

Personne ne se lèvera-t-il encore, pour accuser sa faiblesse. Je tiens en mes mains étendues le cilice et la discipline. Faudra-t-il que je me contente d'un si médiocre poids de péchés, d'une si légère fustigation? Quelle vigueur mettrai-je, mes frères, dans l'acte de pénitence, si la hideur des fautes n'excite mon bras ni mon œuvre. Ayez donc, ô mes frères, de la mansuétude, et parlez sur la déchéance de vos âmes, afin que je thésaurise pour moi seul les bons supplices de la pénitence, comme je thésaurisai, dans la vie, l'or des hommes.

### Le Sacristain.

Avouerai-je la vulgarité persistante de ma misère. Certes, je suis parvenu à porter ma luxure des apparences humaines sur les formes seules. Les ciboires et les patènes me donnent plus de ravissement par leur éclat que les yeux verts des Sphynxes imitées par les jeunes courtisanes. Mes doigts frôlent avec une volupté sûre les marbres de l'autel. Les chants de l'orgue effa-



cent de ma mémoire les voix des amantes. Les effacent-ils cependant ? Il me semble, au contraire, percevoir dans le fleuve des sons qui jaillissent, le murmure même de tous les sourires, la plainte aussi de ma fille, celle qui m'aima... celle qui se tua dans le désespoir de ne posséder ma chair, ni mon souci.

Elles paraissent venir en foule, les femmes, pleurer dans les pleurs de la musique sainte. Elles me tentent par le frémissement des violes. Parfois, oui, me souvenant de l'art, je saisis bien, sous l'étreinte de la pensée, la beauté nue du rythme, l'harmonie seule développée dans les ondes émises... Mais il subsiste toujours en cet amour du rythme la luxure de le réaliser corporellement. Un récent matin, je contemplai le lac et les monts, et j'ai désiré le lac et les monts, et j'ai remué les lèvres pour baiser le teint de l'aube.

### Le Pénitent.

Je cerclerai pour vous, frère Arsène, mon torse de cette haire, et me frapperai cent fois le dos de cette corde. Je serai l'avare des souffrances, comme je fus l'avare des trésors. Ainsi que j'accumulais les richesses en supputant ce qu'elles pourraient me valoir de bonheur sans jamais consentir à satisfaire les appétits, ainsi j'accumulerai en moi seul la somme des pénitences rédemptrices, heureux d'imaginer les béatitudes, de me complaire à ce désir. Et tant je pâtirai que vos cœurs, mes frères viendront à moi par les chemins de compassion. Alors je posséderai toutes vos âmes acquises par ma seule avarice.



### Le Sonneur.

Voici donc mon épreuve. Comme la colère va bondir en moi quand le chanvre déchirera sa peau uniquement défendue par la répugnance de la chair à endurer.

La peine de te voir sous une douleur que nous méritons sera l'aliment de mon délire. Encore que je sache être généreux, t'ayant cédé ma part de pénitence, l'injustice apparente de ton martyre exaspèrera mon instinct.

La colère mena mon sort. Je m'indignai de connaître, dès l'adolescence, la contradiction des actes et des principes. L'hypocrisie de la vertu nommée sur chaque tentative de vice me révolta; et les âmes perverses des jeunes filles sifflèrent trop haut malgré le mythe de candeur en apparat sur leurs faces blondes...

En une je tentai d'inscrire un rêve de noblesse. L'artiste inscrit de même le dogme de sa foi philosophique dans le symbole d'une œuvre. O la robe d'Hydargire qui se drapait au détour des voûtes de défenses sous les portes de la vieille ville forte... J'ai poursuivi dans les méandres de son âme toutes mes velléités de grandeur. Je la façonnai ainsi que la cire propre au moulage d'un ostensor précieux et pur. Et je déposai en elle l'hostie de mon cœur pantelant. Elle fut l'idole et le reliquaire où j'exposai mes plus somptueuses métaphysiques, mon Bien et mon Juste. Elle fut le triptyque saint que je déployais sur la couche amoureuse, recherchant dans ce pauvre Christ



la matière à bonté, la matière à sacrifice, la matière à vertu...

Et la cire s'effrita sous ma colère, quand je connus que les Barbares avaient craché leurs rires aussi sur l'ostensoir, qu'ils avaient aussi déployé le triptyque sur la couche amoureuse pour y haleter de fornication...

Je devins un intrépide chasseur, un tueur poursuivant, à la course de fauves, la grande bestialité de la nature.

Après, je portai ma colère par le monde ; je la soufflai sur l'âme des plèbes, j'animai la rancœur des philosophes, des poètes, je poussai avec les hommes d'action ma hurlée vengeresse... Et puis encore je me trouvai seul, les compagnons ayant pris le scepticisme du sourire et se lassant de toute fureur, sauf de la cupide.

Confiné dans ma campagne ; je demandai de la justice à Dieu...

Et certains jours, dans les flammes d'une pieuse colère, la tête du vrai Christ flamboya. Sa barberousse et ses cheveux rouges embrasèrent le ciel, les mondes... Je me donnai à lui...

Les hommes m'enfermèrent dans les cabanons des fous, parce que je marchais devant moi, droit devant moi, toujours, afin de confondre ma fureur avec le rouge du couchant, les feux de l'aurore, afin que ma voix fût celle des vents et mon geste celui de la foudre.

Et puis, m'ayant à demi-tué, ils me relâchèrent. Et venu, mes frères, parmi vous, je sonne sur la plaine, la colère de Dieu... la colère et la justice de Dieu...

Selon la puissance de mon bras, les cloches s'exclament dans l'espace. Elles crieraient que le monde



ment, que les glaives des archanges vont férir, que les trompettes des archanges vont resplendir...

Mais la violence des premières volées s'atténue à courir; cela devient des ondes qui s'épandent à l'infini, rident doucement et moirent les plans de l'air... et ce n'est plus en bas, sur la ville, au cœur même de Caïn, qu'un appel de douceur, un appel éveillant l'amour aux âmes, et rapprochant les mains...

Car les colères se heurtent et s'opposent; les fureurs diverses bataillant, se neutralisent. L'amour naît aux cœurs par la force de la haine... Le vainqueur s'apitoie sur le faible et le vaincu excuse la férocité du fort... Les cloches en vain ont sonné le jugement... leurs ondes suprêmes émeuvent le goût pacifique ..

Ayant combattu les riches et les puissants à cause de leur égoïsme, j'ai tourné ma parole et mon action contre les humbles, à cause de leur servile indolence... ensuite je brandis ma haine contre moi-même, si dur aux autres, si indulgent pour ma bassesse... et j'aime les autres par haine de moi.

Maintenant, j'ébranle les cloches sur le val, sur le lac : les carillons des Carmélites envoient une réponse d'amour à mes sonneries de terreur.

Ma colère a fait lever l'amour dans les esprits des vierges... Elles s'épanouissent, les fraîches feuilles du rameau mystique que la colombe rapportera.

### **Le veilleur.**

Elles s'épanouissent aussi, elles se développent au creux de mes paumes paresseuses. Moi, j'ai laissé la vie couler en mon âme, fluvialement. Les passions



roulèrent ainsi que dans un lit d'alluvion... Je laissai fuir l'esprit au fil de l'eau. Les rhétoriques et les philosophies entraînaient d'abord ma force séduite... Je les admirai, pour contradictoires qu'elles fussent, avec la même ferveur; puis les méprisai avec la même indifférence... Le monde après m'emporta... Je m'animai pour toutes les disputes des arts, de la politique... je me réjouis de m'immiscer aux folies des filles de luxe. La Seule passa. C'était une jeune fille, physiquement vierge, et qui pauvre, cherchait un gros acheteur du viol. Elle me concéda quelques spasmes sans importance... bagatelles préliminaires au sacrifice utile. Mais l'expression formidable de sa beauté, les allures rares de ses intelligents mensonges m'obligèrent à virer dans le tourbillon de son existence. Mari, je la supportai aimante, adultère, chaste. Seulement je m'étonnais de ma passive bassesse. L'attente de la catastrophe me tenait en une stupeur immobile. Ce ne fut même pas. Elle se lassa du vice. Les richesses abondèrent à cause de son génie. Elle conduisait le sort avec son caprice; elle paradait autour de moi, amusée de m'avoir pour spectateur. Elle fut l'ondine du fleuve vital précipité à travers ma conscience de glaise... Et, sinueuse, elle fuyait, emportant des morceaux de mon être à chaque effleurement. Elle courbait ses eaux sous le soleil. Les arcs-en-ciel éclataient parmi ses transparences...

En elle je m'éparpillai avec mes passions, mes croyances, mes savoirs... non par l'amour... Sa chair, trop splendide pour le désir, ne m'attirait point, ni ses coquetteries, ni rien de la femme... Elle était un phénomène physique, une force gracieuse et maîtresse, une loi.

Quand elle partit, je ne cherchai pas à la retenir... Même j'aidai l'irréparable à nous séparer... Ma vo-



lonté eût-elle réussi contre le destin de la Norme... Des torrents de douleur me ravivèrent l'âme. Sillage de ses gestes perdus ; remous de la naïade disparue...

Le fleuve s'étala plus lent, plus large... Longtemps les eaux de désespoir grondèrent avec les épaves de la jeunesse dévastée... Je regardai se délayer ma vie, sans goût, même pour la douleur.

La paresse de souffrir m'engageait à l'action. Pesamment, inertement, je m'écroulai dans le fleuve des choses vivantes. L'existence me roula parmi ses luxes, ses joies, ses péchés... Les eaux du monde se divisèrent en une infinité de ruisseaux minuscules et bruyants qui rejaillirent contre la masse de ma torpeur.

Il me sembla m'éveiller parmi des misères de ciron, des ambitions d'atome. Les hommes apparurent tels que ces vers de microscope aperçus dans des liquides gélatineux et qui peinent sur le ventre, en agitant des cils vibratils. Nul vice ne me sembla digne d'effort.

La vieillesse m'invita malicieusement. J'avais comblé presque le cours du fleuve. A peine entendais-je frémir les dernières franges de l'ondine.

Et alors je connus que l'indolence de résister aux Choses, les avait laissé grandir, fleurir en une vision. Mon âme, devenue une terre fertile, germait à la place du fleuve absorbé... Les eaux travaillaient en moi fécondantes et productrices ; les eaux et l'ondine, et sa beauté, et son génie créateur... J'agissais sans savoir même l'effort de mon être. J'édifiais des métaphysiques sans même croire à ma méditation ; je soupçonnai l'univers divin, imaginant que l'univers se reflétait de soi.

Et ici même, fabricant de mon âme neuve, je veille pour vous, mes frères, en paresse de dormir, j'ouvre et je ferme les portes, en paresse de me



reposer, je veille en paresse de distinguer entre l'action et le sommeil, entre la matière et l'esprit, entre Dieu et moi..., entre la perfection et le désir de me parfaire.

Ma paresse engendre lentement l'action de recréer l'UN.

### Le Prieur.

Notre frère Saint-Siméon a marché le plus loin, sans doute, dans la voie du salut; et l'exemple de sa vie qu'il vient de redire nous enseigne admirablement.

Le désir de la femme, la douleur par la femme, sont la géhenne sûre pour accoucher les âmes de leurs fils spirituels.

Et considérez, mes frères, la providentielle ordonnance du monde. Tout, dans l'Univers, est harmonie, équilibre, parce que tout en effet est Un, Lui, Lui-les-Forces, le Dieu Fort, le Iahveh de Moïse.

La Cause existe en soi, par-delà ses deux apparences d'affirmation et de négation, pures formes extérieures, mais les seules conceptuelles pour notre humble intelligence.

Or, l'homme, physiquement, féconde la femme, mais, spirituellement, la femme féconde l'homme. En lui elle dépose le germe de la pensée, gésine immédiate du cerveau viril. En sa tête, l'époux porte la semence projetée par la forme de l'épouse. Il la porte en une longue, en une douloureuse gestation. Le germe mûrit. L'embryon se développe dans les tortures de la jalousie et les tristesses des séparations, parmi les nausées mêmes du dégoût que l'éternelle menteuse inspire à l'éternel confiant.



Et le jour de la délivrance arrive après bien des maux. L'idée naît au soleil. Elle vagit. L'homme s'ex-tasie devant la fille de son amour. Tout d'elle lui agrée. Il la montre, il la pare, il la fait sourire... Il tient de l'orgueil et de la foi... Et il oublie heureusement celle dont la brutale rencontre lui féconda le cœur.

Nous sommes aujourd'hui ces mères joyeuses. La Vie nous a maniés durement; les femmes violèrent notre naïve loyauté, chantant ses airs de jeunesse au printemps du chemin, notre sein s'est enflé d'amertume, et nous sous sommes épouvantés parce que nous sentions notre beauté morale se flétrir. Enfin la douleur nous a crispés sur nous-mêmes; et nous avons enfanté le nouvel avenir.

Ah! mes frères, malheur à qui ne souffrit pas d'Eve, malheur à ceux qui ne prirent d'elle que la joie. Ils seront les stériles et les maudits. Ils ne connaîtront pas la félicité de revenir à l'androgynat céleste, celui d'Adam alors que le sommeil de la raison n'avait pas encore permis aux Forces dominées de scinder le sexe humain.

Nous savons l'hermaphrodisme divin des Anges. Eve rentrera dans nos flancs; car nous avons reconquis le pouvoir de créer par nous-mêmes.

Nous n'aurons plus à courir par la vie, cherchant la sœur caracolante de notre nature dédoublée, éperdus et inconscients du désir de joindre les deux parties d'être. Nouveaux Adams, nous ressemblerons à l'Unité qui se multiplie elle-même par l'expansion de Iahveh, point rayonnant jusque l'infinie limite du cycle universel. Nous serons 1 et 10, le centre et le cercle; le *jod* qui engendre et le zéro sphère des mondes engendrés. *Hosannah!* mes frères, nous embrasserons Dieu!



... Que vos yeux se tournent maintenant vers ce portrait du Précurseur.

Un peintre, entre tous voyant, a imité sa face par le pinceau. Cette œuvre du Vinci contient le Mystère même.

Saint Jean-Baptiste rit sous un visage de fille, en un corps neutre... Mais les lèvres de malice, les yeux d'ironie indiquent assez clairement les étranges et doubles voluptés promises par l'indécision de sa forme diffuse dans l'ombre. L'index se lève comme le signe de toute paternité; et le pouce proche de ce doigt, détermine avec lui l'image béante de l'autre sexe. Cependant l'index sert à manifester les deux. Et le saint se moque pour dire que de votre amour, homme, femme, il n'a cure.

De ce geste il montre la croix fruste, primitive. Les deux branchettes transversales, humblement liées, donnent le lingam, symbole antique du baiser sexuel, de l'équilibre aussi, de l'époux, fécondateur des corps et fécondé, uni à l'épouse, fécondée et fécondatrice des âmes. Leur intersection, en outre, marque le point mathématique, l'Un, le départ pour toutes les évolutions, le *iod*, l'*I*, la première lettre du nom de Dieu. Et les deux lignes se coupent ainsi que les diamètres infinis du cercle cosmique. Etendues par les espaces, elles comprennent l'amour encore des astres et des Anges, l'universelle attraction des Forces.

Voilà pourquoi, mes frères, la sainte Église surnomma Jean-Baptiste : le Précurseur. De sa seule emblématique, il résumait la CONNAISSANCE que la vie de Jésus-Christ symboliserait, dont elle donnerait aussi le suprême éclaircissement. Il était le préparateur du mystère de la Rédemption.

L'œuvre purificatoire commencée sur les rives du



Jourdain par l'ondoiement du peuple expliqua bien sa mission.

Le corps et l'amour, il les laverait de leur pollution, preuve des déchéances originelles. Il réhabiliterait la chair avant que lui fût ouverte la voie du sacrifice expiatoire. Jean-Baptiste para l'humanité pour les épousailles avec la mort.

Et c'est là l'autre signification de la bonté ironique, que le génie du peintre précisa sur l'équivoque face du dernier ange incarné.

Le Christ devait apprendre aux hommes ceci.

Pour revenir à l'entière nature d'Adam angélique, il est un autre moyen que le baiser sexuel, un autre, le même. Il fallait, pour la splendeur d'une idée, s'offrir soi et sa pensée en sacrifice à Caïn. Il fallait qu'Abel exaspérât par la force de sa douceur, l'immonde Frère accroupi vers le centre du lingam, et se laissât attirer sur ce lingam même afin de devenir sa proie.

Il importait que l'ange dévêtu de l'hermaphrodisme divin recollât de son sang les parties disjointes de l'être par un acte d'amour plus haut. Il fallait enfin que la fécondité de cet amour étonnât les fils d'Eve, les descendants de Caïn et les menât à la conversion.

Notre-Seigneur Jésus-Christ accomplit point à point la prédiction de l'Annonciateur.

Non vainement il laissa la Magdeleine lui essuyer les pieds dans les anneaux de sa chevelure. Elle représentait le lingam même, l'obscène lingam, près de devenir la croix. Elle était la dépouille de Caïn, le masque du fils du serpent, ce masque que le Sauveur réappliquerait lui-même, sur la grimace de Caïn avec son corps d'holocauste baisé par la Magdeleine en pleurs.

Au centre de la croix tout était.

Tout était en un. L'intersection des branches marqua



le Père, le point générateur, développé à l'infini dans l'hermaphrodisme des anges, puis éclaté, divisé et ramené par la descendance d'Ève à la vigueur centripète de Caïn, à la matière attirante et vile, à l'étroite étreinte des sexes. Mais l'intersection des branches reçut aussi le sang qui coula sous les épines de la douleur rédemptrice, le sang et la sueur du front divin, de la pensée nouvelle.

Le Christ y annonça que la mort, plus féconde que l'amour, relance le fils de l'homme dans les rythmes extérieurs des Forces, le rend à sa vertu d'ange, à l'androgynat divin.

En sorte que la mort, pour Adam, n'est plus qu'un incident de la vie éternelle, quelque chose comme la nubilité de l'âme passant de l'enfance terrestre à l'adolescence astrale...

.... Cependant que l'idée produite dans la douleur de sa gésine spirituelle se répand par l'amour et les tortures de l'amour dans les autres fils des hommes multipliant la bonté et le désir du bonheur....

Le Christ encore, mes frères, ouvrit la voie du salut terrestre, en nous montrant que le pire vice est le premier échelon de la plus haute vertu. Dieu, il eut l'orgueil de dédaigner l'opinion des hommes au point d'en paraître le plus humble. Tant il méprisait leurs insultes qu'un soufflet à sa joue lui faisait tendre l'autre...

Et moi, mes frères, qui essayai jadis d'imiter cette humilité divine, vous m'avez, pour ma bassesse, élu le premier de vous ; comme le plus digne de porter la fierté de l'Ordre dans nos prières au trône du Seigneur.

Aussi, mes frères, m'unissant à vous, je viens le supplier d'accorder à nos sœurs les Carmélites, dont la cloche tinte pour l'annonce d'une âme en péril, le repos du cœur.



Que le Seigneur soit avec elle.

*Amen...*

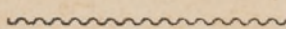
Tout soit-il ainsi que toi, Seigneur.

Les moines se prosternèrent et leurs lèvres anonymes murmurèrent les oraisons.

Emmanuel, pendu à la corde, jetait dans l'espace la colère de Dieu contre le souffle de Caïn.

*(A suivre)*

PAUL ADAM.





---

# POÉSIES

---

## SCHERZO

*(Piano.)*

Alors que devant moi tu dépouillais tes voiles  
Pour le dernier rite d'Eros,  
Toi la Vierge maintenant nuptiale  
Tu gardais encor quelques voiles :  
Car j'ai vu dans tes yeux éivrés de mes larmes  
L'ombre qui me cache ton âme.  
A l'heure où j'ai franchi, victorieux héros,  
Le suprême Inconnu de tes charmes,  
O Femme,  
Tu mentais au milieu de tes larmes !

*(Rall.)*

Et tes lèvres si douces aux voluptés,  
Et tes yeux qu'exalte la Passion,



Tes lèvres que mes lèvres suturent  
Tes yeux, ceux des Etés!  
Ah! que ne sont-ils clos comme ceux d'Endymion?

(*Accel. ff.*)

Tes paroles sont des tortures...  
Tais-toi, frêle enfant,  
Tu mens!...  
Tu mens comme une femme!

(*A tempo.*)

Seul ton corps ne ment pas, alors qu'irradiée  
Ta nudité se pâme  
Aux longs frissons des chairs halitueuses,  
Quand ta vie à ma vie est liée  
Voluptueuse...  
Seule ta chair sanglote sans trahison  
Alors qu'Amour t'étreint de sa hantise.

(*pp.*)

Mais lorsque tes lèvres si douces aux voluptés,  
Lorsque tes yeux songeurs après la Passion  
S'alanguissent comme les beaux soirs d'Etés,  
Et qu'à tes pieds je pleure en dévotion  
Pourquoi s'élève-t-elle  
Ta voix, en des murmures  
De cautèle?  
Enfant frêle  
Tes paroles sont des tortures!...



*Fragment d'une Ode à Mallarmé*

« Une ombre effroyable qui se terminait en obliques replis s'agitait avec fracas... Une voix sortait de ce bruit : la Voix de la lumière! »  
(Livre d'Hermès Trismégiste.)

*(Sforzando.)*

Voix levée sur la grève  
Dans l'émoi des cèdres ;  
Voix qui chante dans les ténèbres  
Le dictame grave  
Avant l'aube ;  
Est-ce toi la Voix qui rôde  
Aux déclivités des orages,  
Et qui traîne une robe large  
A travers les âges ?  
Memnon nocturne, est-ce ta Voix?...

*(Rall pp.)*

Le dictame grave des mers qu'on ne voit pas  
Passe à travers le cœur ouvert aux chants des nuits.  
— Memnon au cœur divin exhale son trépas...

*(A tempo p. f.)*

Voix des mystérieuses nuits  
Des nuits frissonnantes à la venue de l'orage,  
Voix qui chante de toutes parts dans les ténèbres  
Glorieuse Voix — tu luis!...

Eclatante en ton armure sombre  
Voix de l'Ombre,  
Lumière d'une aube triomphale  
*(ff.)* Ah ! tu es la voix des ténèbres musicales!...

PAUL-MARIUS ANDRÉ.

(Extrait de *Musiques*, pour paraître.)



---

---

# LE DRAME WAGNÉRIEN<sup>(1)</sup>

---

CONFÉRENCE FAITE AU THÉÂTRE D'APPLICATION  
le 1<sup>er</sup> février 1893

Richard Wagner réagit contre cette épidémie italianisante, aussi vaillamment que Glück avait, à coups de génie, pourchassé les frivoles piccinistes. Il répudia définitivement l'ancienne facture de l'opéra, les divisions coutumières des morceaux de chant, la distribution reçue des airs, romances, solos et tutti; il élimina les mosaïques, les enclavements, les intercalations, les suradditions, toute la flore parasite des opéras, il rehaussa l'orchestre de sa position subalterne pour lui assigner une participation idéale au drame; il doua d'humanité ses héros.

(1). Voir les *Entretiens* des 10 et 25 février.



Quel fut son système technique ? Je vous l'exposerai brièvement ; nous parlerons, aussi simplement que possible, des leitmotives, du rôle dramatique de l'orchestre et de la mélodie continue.

*Le Leitmotive.* — Chacun sait que le leitmotive, que l'on a appelé encore thème conducteur, motif caractéristique ou mélodie-mère, est une mélodie caractérisant un sentiment, un personnage ou une situation. Il est aisé de discerner son retour au cours d'une œuvre. Une comparaison me fera mieux comprendre. Vous savez tous, ou à peu près tous, messieurs, quelques mots de grec ; quant à vous, mesdames, je vois, à vos âges, que vous avez toutes été éduquées dans les plus récents lycées de jeunes filles ; par conséquent, vous n'en ignorez guère plus que ces messieurs. Or, jamais vous n'avez entendu parler d'Achille, sans savoir qu'il avait les pieds légers, de Junon les yeux fripons, de la mer la couleur glauque et la voix retentissante et d'Agamemnon les lâches regards des chiens. Eh bien, cet adjectif qui revient accompagner le nom de chaque personnage dans l'Illiade, cette épithète homérique qui suit ou précède le nom du héros, c'est le leitmotive qui réapparaît dans Wagner, chaque fois, le personnage, par sa présence effective ou par son évocation, réapparaît dans l'action. Chaque personnage, chaque sentiment, chaque héros, est caractérisé dans Wagner par une épithète musicale. Je ne veux pourtant pas réduire la dignité symphonique du leitmotive à la fonction d'une simple étiquette ; il a dans l'action une part plus abondante et plus renouvelée. Ainsi, Wagner présente d'abord le leitmotive ; une succession de notes bien caractéristiques le désigne à l'auditeur ; puis, il le modifie suivant les péripéties du drame ; puis il le transforme suivant l'évolution psychologique des héros.



Souvent un thème, après avoir été exposé seul, se décompose en dérivations, se perpétue en filiations d'ailleurs perceptibles aux oreilles exercées; on en retrouve les éléments rythmiques constitutifs, qui correspondent alors aux divisions du sentiment et aux nuances de la passion.

Souvent encore, quand le retour intégral du thème n'est pas indispensable, Wagner en procure la suggestion par une simple indication rythmique.

Souvent encore, quand il y a une relation entre deux thèmes, l'auteur les fait se pénétrer l'un par l'autre, et le deuxième se substitue graduellement au premier.

Je vais prendre quelques exemples dans *Lohengrin*, parce que cet opéra est le seul qui ait été joué à Paris, le seul que vous ayez pu entendre, et que les motifs que je vais évoquer sont assurément présents à votre mémoire. Au premier acte, quand personne ne veut croire à l'innocence d'Elsa, quand Frédéric de Telramund s'offre à soutenir son accusation, les armes à la main, le Roi déclare qu'un jugement de Dieu décidera de quel côté est la vérité ou le mensonge. Alors, les cuivres entonnent une phrase martiale et menaçante, qu'on peut appeler le thème du jugement de Dieu. Eh bien, ce thème se transforme dans les préliminaires du combat, se renouvelle dans les exhortations du héraut aux champions, suit pas à pas les mouvements des combattants, procède comme eux par attaques et ripostes; enfin, il devient le duel lui-même. Cet antagonisme sonore entre les cuivres, les contrebasses et les violoncelles de l'orchestre devient la reproduction matérielle du combat. Le thème est arrêté soudainement, comme le duel, par la clémence de Lohengrin; mais il trouve sa mesure terminale, deux actes plus loin, quand l'archange guerrier tue



Telramund, puisque c'est l'aboutissement du combat.

Prenons encore le thème de la tentation d'Ortrude, motif rampant, diabolique, sinistre, qui est exposé dans l'introduction du second acte, qui court sous les imprécations de la mauvaise femme, qui, comme une menace de malheur, gronde devant Elsa montant à l'autel, et qui réapparaît avec un développement infernal au moment du duo d'amour, s'interposant entre les deux amants, obligeant Elsa à compromettre son bonheur. A ce moment, le personnage n'est plus à l'orchestre, il monte invisible sur la scène, s'empare de la jeune fille, la possède comme un démon et, par sa bouche, interroge le chevalier.

Au duo d'amour encore, vous connaissez cette phrase enchanteresse sur les paroles :

Heureux, dis-tu, ce mot peut-il suffire,  
Pour exprimer l'extase des élus

elle exprime la seule minute de sérénité amoureuse qui berce les deux amants; elle éclot comme une fleur discrète et lumineuse embaumant leur tendresse mortelle; mais après l'interrogation d'Elsa, la mort de Telramund, la voici qui réapparaît à l'orchestre avec ses harmonies altérées, puis se rompt tout d'un coup; la mélodie, comme la fleur, est brisée.

Et ces motifs mélodiques, ces rappels d'idées, évoquent des images très réelles, très précises dans l'esprit des auditeurs; il n'est pas indispensable d'analyser ces impressions-là, il n'y a qu'à apporter un peu d'attention.

Et je ne vous cite guère qu'un coin de floraison dans *Lohengrin*, tandis que l'œuvre wagnérienne, c'est la forêt.

Wagner n'est point l'inventeur des leitmotives; on



en trouve des velleités dans l'œuvre de Glück; il y a des motifs typiques chez notre grand Berlioz et des thèmes conducteurs dans Weber; mais c'est lui qui, le premier, a construit des opéras entiers sur cette théorie, réglant les apparitions successives et renouvelant les modifications.

— Quant au rôle dramatique de l'orchestre, nous retrouvons là l'influence symphonique de Beethoven. L'orchestre devient une sorte d'atmosphère enveloppant l'action, incarnant les personnages, représentant les sentiments et rendant visibles les héros et faisant tangibles et quasi matérielles les situations.

Frantz Liszt a interprété poétiquement ce rôle de l'orchestre; la phrase en vaut la citation.

« En un mot, dit-il, au lieu de s'emparer de l'orchestre comme d'une masse à peu près homogène, il le sépare en rivières ou ruisselets différents, et parfois, si nous osions dire, en fuseaux de couleurs variées, aussi nombreux que ceux des ouvrières de dentelle, les mêlant, les enroulant comme celles-ci, et comme elles, produisant par leur étonnant enchevêtrement, une étoffe, une broderie merveilleuse et d'inestimable prix, où le mat d'un solide tissu, vient se plaquer sur les plus diaphanes transparences. »  
Disons encore, après cette ornementation, que dans Wagner, l'action extérieure, on la suit des yeux sur la scène, mais l'action intérieure, on la suit, par la symphonie orchestrale, dans l'âme des personnages.

Wagner a symphoniquement rendu les plus grands spectacles poétiques de la nature.

Au premier acte de *Tristan*, il a traduit musicalement l'horizon immense de la mer.

La forêt de Siegfried, où le héros écoute le chant des oiseaux est une page symphonique, populaire dans les concerts; et encore la vallée aux pieds de la Vart-



burg où la prière d'Elisabeth alterne avec le chant des pèlerins!

D'ailleurs, quelles plus magnifiques symphonies connaît-on que les préludes des opéras wagnériens! Là encore apparaît l'influence de Glück et de Weber par l'ouverture considérée comme symphonie dramatique, témoins celle d'*Iphigénie* et de *Freyschütz*.

Dans celle du *Vaisseau-Fantôme*, on voit s'avancer comme une montagne liquide le navire aux voiles sanglantes, on entend rugir toutes les voix de l'orage et se lamenter tous les gémissements du désespoir; — dans celle de *Tristan et Yseult*, c'est la volupté sanglante de deux êtres qui, après avoir épuisé l'infini de l'amour, aspirent à l'infini de la mort; — dans celle de *Tannhauser*, c'est le long combat entre la bête et l'ange, entre la sensualité qui damne et le repentir qui rachète, c'est l'extermination de la fièvre charnelle par la pureté de l'amour céleste, c'est la victoire de la Vierge sur Vénus; — dans celle de *Lohengrin*, Liszt trouvait l'édification d'un temple incorruptible aux murs odorants et aux portes d'or; Baudelaire ne pouvait l'entendre sans se signer, et monsieur Mendès y voit passer des nuées d'anges sonores aux ailes de cygnes. — Mélodie continue, cette mélodie n'attire plus l'attention sur elle-même, mais sur les sentiments qu'elle exprime.

Dans les opéras italiens, le bruit devient par intervalles une mélodie; mais ici, la mélodie s'étend par le riche développement de tous les motifs qu'elle contient jusqu'à en faire un morceau de proportions vastes, d'une durée notable; et ce morceau n'est autre qu'une mélodie unique et rigoureusement continue.

Voici donc, par le leitmotive, par la couleur orchestrale, par la mélodie continue, le système de Richard



Wagner. A quelles œuvres a-t-il appliqué ce système ?

Je vous parlerai brièvement de ses premiers essais. A dix-huit ans, il écrivit une tragédie d'après ses souvenirs de *Hamlet* et du *Roi Lear* ; quarante-deux personnages mouraient dans la pièce, et l'extermination allait si bon train, qu'au cinquième acte, ses héros revenaient sous la forme de spectres, sans quoi la scène serait restée vide. *Les Fées*, opérette, à vingt ans.

Puis, pour la Renaissance, un opéra appelé *La Défense d'aimer*, dont la faillite du théâtre empêcha la représentation. Il essaya d'abord du drame historique qu'il avait effleuré dans la *Novice de Palerme*, avec *Rienzi*, puis mêla la légende à l'histoire. Ainsi *Lohengrin* est historique par la présence d'Henri l'Oiseleur ; *Tannhäuser*, par la salle de la Wartburg.

Enfin, la légende pure : *Tristan et Yseult* ; dans cette sublimation d'amour, il a trouvé l'idée de l'humanité affranchie du temps et de la civilisation, évoluant dans une manière de nudité psychologique, et libérée du monde conventionnel.

Alors, il correspond à la doctrine d'Hegel qui dit : Les sonorités sont des états matériels dont le rôle est de créer des immatérialités et d'en donner la notion sensible.

\* \* \*

Dans cette conception, vivra-t-il en dehors de son temps et de son pays ? Pas du tout. C'est par la légende qu'il va se révéler contemporain, et par sa manière de développer et d'interpréter la légende qu'il va se révéler compatriote.

Il trouve chez lui un poème national : *les Nibelungen* ; il le met en musique. Je ne vous raconterai



point l'histoire de l'*Anneau des Nibelungen*; c'est une heure qu'il me faudrait pour vous la dire, mais une année pour vous la commenter, et je ne demanderais point une conférence, mais un cours. (En Allemagne, il y a des cours de wagnérisme qu'on suit pendant trois années). Les Nibelungen ont un équivalent en France, c'est la *Chanson de Roland*, et le jour où un compositeur français interprétera musicalement tous les trésors poétiques que recèle ce poème national, je songe aux apothéoses où nous l'exalterons! Ainsi, Wagner, le soir de la première représentation de la dernière partie de la *Tétralogie*, put monter sur la scène et s'écrier à ses compatriotes frémissants: « Et, maintenant, vous avez un art! »

Il n'en faut pas conclure que nos intelligences latines répugnent à l'adoption des grandeurs poétiques du génie germanique; en dehors des tendances cérébrales, la mode même ne nous commande-t-elle pas la compréhension cosmopolite? Il y a des réunions où il faut avoir l'âme norvégienne, et si nous paraissons goûter la *Dame de la mer*, nous aurions mauvaise grâce à répudier l'Ashaverus des Océans, capitaine du *Vaisseau-Fantôme*. A mon avis, il n'y a pas, au sens purement artistique, des ouvrages de tempérament français et des ouvrages de tempérament allemand; il y a des œuvres *humaines*. Ces distinctions se peuvent énoncer à propos des amusettes inférieures; on peut différencier le vaudeville à couplets pour les buveurs de vin et l'opéra-buffa pour les lampeurs de bière; mais quand il s'agit des grands poèmes où vivent les dieux, où meurent les héros, où pleurent les hommes, il n'y a pas de délimitations de territoires; dans ces hautes régions de l'esprit, je ne vois ni temps ni lieu, mais le patrimoine de l'éternelle humanité.

Wagner n'en a pas moins pénétré son œuvre de



modernité. A l'époque actuelle, il ne pouvait avoir sur les primitifs des idées de primitif; il risquait l'anachronisme; aussi, en choisissant pour développer son génie musical, les légendes de la mythologie scandinave, il les a si rajeunies, si renouvelées, si modernisées, dirai-je, qu'il a presque créé une théologie, presque refondé une religion abolie. Mais, ce qui lui évita l'anachronisme, c'est que, dans ce monde, il reste, malgré Charcot, des problèmes de force obscure et psychologique qui n'ont point de solution; et Wagner utilisera ces lacunes de la science.

Ainsi l'hypnotisme joue un grand rôle dans ses opéras. Au second acte du *Vaisseau-Fantôme*, Senta est hallucinée devant le portrait du Hollandais; depuis son enfance, elle s'hypnotise en face des regards de ce Juif-Errant de la mer qui n'a pas encore trouvé la fidélité d'une épouse rédemptrice. La vision d'Elsa implorant le chevalier qu'elle a déjà vu en rêve et qui doit prouver son innocence en confondant le traître et la magicienne, est, si j'ose le dire, une vision d'hystérique; et si je m'autorise à employer ce mot, c'est qu'il me semble que des profanateurs l'ont un peu réhabilité en l'appliquant à notre Jeanne d'Arc; la vision d'Elsa, c'est la seconde vue par la foi, et c'est là que ce sentiment triomphe encore de la science, pour ma plus sereine volupté d'idéaliste. Et, dans *Tristan*, n'y a-t-il pas la prodigieuse influence des regards d'Yseult dont Wagner a fait un thème d'une musique extatique? Et, dans cette donnée la conception étant extra-humaine, se légitimera l'emploi du philtre, allégorie du principe d'amour qui enchaîne Yseult à Tristan, et la crosse du chevalier Tannhäuser, qui refléurit pour signifier surnaturellement que le pécheur est pardonné; ainsi le miracle apparaît comme une nécessité poétique, et, par la



musique, devient une réalité, ce qui suprématisé l'œuvre d'art.

Pour adorer ces choses, il faut apporter une belle naïveté à la compréhension des chefs-d'œuvre. Les affreux poisons dits littéraires ou musicaux que nous absorbons quotidiennement et contre lesquels nous ne sommes guère mithridatés ont insinué en nous un certain terrible esprit critique qui y a détruit l'ingénuité et la candeur des impressions purement humaines. Rien n'est plus facile que la blague; depuis que Boileau a parodié le *Cid*, tous les esprits inférieurs y ont excellé. La conception poétique de Wagner a été beaucoup raillée, surtout par les écrivains qui n'ont pas compris la symbolisation des forces naturelles par ses personnages. Ainsi, n'ai-je pas découvert un jurisconsulte berlinois qui s'est ingénié à recenser tous les actes des héros wagnériens tombant sous l'application du Code pénal. A son point de vue juridique, les personnages de l'*Anneau des Nibelungen* encourent tous des pénalités afflictives et infamantes. Par exemple, les ondines du *Rheingold* nageant dans les remous du grand fleuve légendaire, commettent le délit du bain pris dans les endroits défendus; le combat de Siegmund et d'Hunding est répréhensible comme duel sans témoins; Wotan arrachant l'anneau d'or au doigt d'Albérich commet un vol manifeste; Siegfried donnant la chasse à un ours dans les tirés de la forêt enchantée est inculpable de braconnage; Gutrune pratique l'exercice illégal de la médecine; enfin la Walkyrie Brunehilde précipitant le cheval de Siegfried dans le bûcher du héros doit, selon cet avocassier plaisantin, être assignée, puisqu'il y a des juges à Berlin, pour le délit de brûler des cadavres d'animaux dans les maisons habitées.

Laissons, si vous le voulez bien, s'évertuer la rage



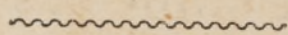
judiciaire de ce rédacteur du *Tintamarre* berlinois, qui nous rappelle Renan commentant l'histoire d'Israël, et voyons de quelle utilité l'étude de Richard Wagner peut être aux compositeurs français. Eh! bien, de celle-ci, qu'ils doivent le connaître à fond pour mieux éviter de lui ressembler. L'imitation wagnérienne a beaucoup servi certains de nos compositeurs; et j'en sais qui ne furent si hostiles à l'installation de ses chefs-d'œuvre sur nos scènes françaises que par la crainte des découvertes wagnériennes que l'on ferait dans leurs propres opéras. Ils sont là quelques-uns qui, se taillant des pourpoints dans ce manteau du roi, vous ont fait entendre bien des fragments de Wagner sous des pseudonymes qui sont leurs noms. Pour aujourd'hui je ne désignerai personne: les ouvreuses du Cirque d'Été seraient peut-être plus inclémentes que moi. Mais, ce dont nos compositeurs doivent profiter, c'est d'abord de sa science technique et de l'agrandissement qu'il a donné aux moyens matériels d'expression de la musique; puis de ses aptitudes poétiques. Il savait faire ses livrets et parler, par ses personnages, en sachant intimement ce qu'il voulait dire, au contraire de nos compositeurs qui savent à peine ce que veulent dire les librettistes. Il leur apprend à être indépendants, à créer leur art comme il a créé le sien, ce qui condamne nettement toute copie et toute imitation. Il faut qu'il soit pour eux ce que Beethoven a été pour lui, un point de départ et non une prison.

Et maintenant, quel sera, le sort, en France, des drames lyriques de Richard Wagner? N'est-il point humiliant que, dans la grande concurrence artistique des capitales, Paris soit la dernière ville où l'on puisse entendre de la musique. Le cygne de *Lohengrin* traînant l'archange justicier dans la nacelle lumi-



neuse a dû remonter la Seine depuis Rouen pour atterrir au refuge de l'Opéra; le chevalier-poète Tannhäuser est mort sur le cercueil d'Elisabeth, l'an dernier, à Lyon, sans que les porte-lyre du landgrave, ni les pèlerins rédimés aient pu le ramener à Paris; pour voir *Siegfred*, dont le descendant poétique direct est le héros de l'épopée des Gaules, notre *Roland*, il faut aller jusqu'à Bruxelles; enfin le *Vaisseau-Fantôme* est resté en rade à Lille, à cause des avaries dont souffrent ses agrès; quant aux *Maîtres Chanteurs*, nous ne les voyons guère que dans notre parlement! aussi, je salue par avance l'impresario parisien qui nous donnera *Tristan et Yseult*, ce cantique des cantiques de l'amour terrestre, et *Parsifal*, ce cantique des cantiques de l'amour divin, et qui, par Wagner, nous arrachant le soir aux préoccupations du jour: écrire des chroniques ou débiter de la mercerie, nous fera échapper aux misères du monde actuel et réintégrer notre patrie idéale qui est l'Art irréductible.

GEORGE VANOR.





---

---

# L'IDÉE ANARCHIQUE

## ET SES DÉVELOPPEMENTS

---

Les anarchistes ne sont plus les seuls à trouver que tout est mauvais, et à désirer un changement. Des plaintes, des aspirations sont formulées par ceux-là mêmes qui se croient les défenseurs de l'ordre capitaliste. Bien plus, on commence à sentir que l'on ne doit plus se borner aux vœux stériles, mais que l'on doit travailler à la réalisation de ce que l'on demande; on commence à comprendre et à acclamer l'action, à comprendre la propagande par le fait; c'est-à-dire que, comparaison faite des jouissances que doit apporter la satisfaction d'agir comme l'on pense et les ennuis que l'on doit éprouver de la violation d'une loi sociale, on tâche, de plus en plus, à conformer sa manière de vivre à sa manière de concevoir les choses, selon le degré de résistance que



chaque tempérament particulier peut offrir aux persécutions de la vindicte sociale.

\* \* \*

Si les idées anarchistes ont pu se développer avec cette force et cette rapidité, c'est que, tout en venant en travers des idées reçues, des préjugés acquis, tout en effarouchant, au premier exposé, les individus auxquels elles s'adressaient, elles répondaient, par contre, à leurs sentiments secrets, à leurs aspirations mal définies; sous une autre forme concrète, elles apportaient à l'Humanité cet idéal de bien-être et de liberté qu'elle avait à peine osé ébaucher dans ses rêves d'espérance.

Elles effarouchaient, de prime abord, les contradicteurs, parce qu'elle prêchaient la haine ou le mépris de nombre d'institutions que l'on croyait nécessaires à la vie de la société, parce qu'elles démontraient, contrairement aux idées reçues, que ces institutions étaient mauvaises, de par leur essence et non parce qu'elles étaient aux mains d'individus faibles ou méchants. Elles venaient apprendre aux foules que, non seulement il ne faut pas se contenter de changer les individus au pouvoir, d'apporter des changements partiels dans les institutions qui nous régissent, qu'il faut avant tout détruire ce qui rend les hommes mauvais, ce qui fait qu'une minorité peut se servir des forces sociales pour opprimer la majorité; que ce que jusqu'ici on avait pris pour les causes du mal dont souffre l'Humanité n'était que les effets d'un mal bien plus profond encore, et qu'il fallait s'attaquer aux bases mêmes de la société. Or, la base de la société c'est l'appropriation individuelle; l'autorité n'a plus de raison d'être que par la défense du capital :



Famille, bureaucratie, armée, magistrature découlent directement de la Propriété individuelle. Le travail des anarchistes a donc été de démontrer l'iniquité de l'accaparement du sol et du produit du travail des générations passées par une minorité d'oisifs ; de saper l'autorité en la démontrant nuisible au développement humain, en mettant à nu son rôle de protectrice des privilégiés, en mettant bas les idées métaphysiques derrière lesquelles elle retranchait ses rouages.

\* \* \*

Ce qui contribuait à éloigner des idées anarchistes, les intrigants et les ambitieux, fut aussi ce qui devait amener les penseurs à les étudier et à se demander ce qu'elles apportaient : C'est qu'elles ne laissaient aucune place aux préoccupations personnelles, aux ambitions mesquines, et ne pouvaient en rien servir pour grimper au pouvoir à ceux qui ne voient dans les réclamations des travailleurs qu'un moyen de se tailler une place dans les rangs des exploités.

Les papillons de la politique n'ont rien à faire dans les rangs anarchistes. Peu ou pas de places pour les petites vanités personnelles, pas de cortèges de candidatures laissant carrière ouverte à toutes les espérances, à toutes les palinodies.

Dans les partis politiques et socialistes autoritaires, un ambitieux peut amener sa « conversion » par des gradations insensibles ; on ne s'aperçoit qu'il a tourné que bien longtemps après que c'est fait. Chez les anarchistes cela est impossible, car celui qui consentirait à accepter une place quelconque dans la société actuelle, après avoir démontré que tous ceux qui sont en place ne peuvent y rester qu'à condition d'être les



défenseurs du système existant, celui-là accepterait en même temps l'épithète de rénégat, car il ne pourrait avoir aucun semblant de raison pour justifier son « évolution ». Ainsi, ce qui suscitait les haines des intrigants, éveillait aussi l'esprit d'investigation des hommes de bonne foi, cela explique les progrès rapides de l'idée anarchiste.

\* \* \*

Que dire, en effet, à des gens qui vous démontrent que si vous voulez que vos affaires soient bien faites, vous devez les faire vous-mêmes, et ne déléguer personne à cet effet? Que reprocher à des hommes qui vous font voir que si vous voulez être libres, il ne faut commettre personne à vous *diriger*. Que répondre à ceux qui vous montrent les causes des maux dont vous souffrez, vous en indiquent le remède, et ne s'en font pas les dispensateurs, ayant bien soin, au contraire, de faire comprendre aux individus que eux seuls, eux-mêmes, sont aptes à comprendre ce qui leur convient, et seuls juges de ce qu'ils doivent éviter.

Des idées assez fortes pour inspirer à des individus une conviction qui les fait lutter et souffrir pour leur propagation, sans en rien attendre directement, méritaient d'être étudiées et c'est ce qui est arrivé. Aussi, sans s'arrêter aux criailleries des uns, aux rancunes des autres, aux coups des gouvernants, l'idée grandit et progresse sans cesse, venant prouver à la bourgeoisie que l'on ne supprime ni ne fait taire la vérité. Tôt ou tard, il faut compter avec elle.



\* \* \*

L'Anarchie a eu ses victimes, ses morts, ses emprisonnés, ses bannis, mais elle est restée forte et vivante, le nombre de ses propagateurs a grandi sans cesse. Propagateurs conscients de ce qu'ils font, parce qu'ils ont compris toutes les beautés de l'idée, aussi bien que les propagateurs accidentels, qui se sont contentés de jeter leur cri de haine contre l'institution qui les a le plus froissés dans leurs sentiments d'amour-propre ou leurs instincts de justice et de vérité.

C'est que, par leur ampleur, les idées anarchistes abritent et appellent à elles tous ceux qui ont le sentiment de leur dignité personnelle, la soif du Juste, du Beau et du Vrai.

Est-ce que l'idéal de l'homme ne serait pas d'être débarrassé de toute entrave, de toute contrainte? Est-ce que les diverses révolutions qu'il a faites n'avaient pas ce but?

S'il subit encore l'autorité de ses exploitateurs, si l'esprit humain se débat encore sous l'étreinte des vulgarités de la société capitaliste, c'est que les idées reçues, la routine, les préjugés et l'ignorance ont été, jusqu'à présent, plus forts que ses rêves et ses désirs d'émancipation, l'entraînant après avoir chassé les maîtres existants, à s'en donner de nouveaux, alors qu'il croyait s'affranchir.

\* \* \*

Les idées anarchistes sont venues apporter la lumière dans les cerveaux, non seulement des travailleurs, mais aussi de tous ceux qui pensent, en les

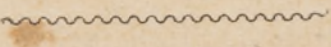


aidant à bien analyser leurs propres sentiments, en mettant à nu les vraies causes de la misère, les moyens de les détruire, montrant à tous la route à suivre et le but à atteindre, expliquant pourquoi avaient avorté les révolutions passées.

C'est cette étroite relation avec le sentiment intime des individus qui explique leur rapide extension, qui fait leur force. Aujourd'hui, les fureurs gouvernementales, les mesures oppressives, la rage des ambitieux déçus peuvent s'acharner contre elles et leurs propagateurs, aujourd'hui la trouée est faite, on ne les empêchera plus de faire leur chemin, de devenir l'idéal des déshérités, les moteurs de leurs tentatives d'émancipation.

La société capitaliste est si mesquine, si étroite, les aspirations larges s'y trouvent tellement comprimées, elle étouffe en son sein tant de bonnes volontés, tant d'aspirations, froissant et meurtrissant plus ou moins tant d'individualités qui ne peuvent se plier à son étroitesse de vues que, parvint-elle à étouffer momentanément la voix des anarchistes actuels, c'est son oppression qui en susciterait de nouveaux, tout aussi implacables.

J. GRAVE.





---

---

## Critique des Mœurs

---

Une colonie anarchiste s'étant installée dans l'Amérique du Sud, l'un des membres de ce phalanstère vient d'envoyer à *la Révolte* une lettre fort touchante.

Ces braves gens, désolés de l'égoïsme européen, tentent d'établir là-bas le régime de la fraternité et de l'amour. Comme il fallait s'y attendre, ils ont commencé par être victimes de quelques filous. L'un de ces capitalistes a emporté la caisse de l'association généreusement ouverte aux besoins de tous, en se leurrant sans doute sur la véritable étendue de ses appétits raisonnables.

Les autres se sont résignés, travaillant de plus belle sans recourir à la justice dont ils n'admettent ni l'autorité ni l'action. Cela est d'un très pur christianisme.

Mais le piquant de l'affaire, sur quoi s'évertue la verve des écrivains ressortit à une partie de la lettre où le compagnon se plaint de ce que les femmes de la colonie n'aient pas encore compris l'amour libre. Unies à tels hommes particuliers, elles leur demeurent obstinément fidèles, encore que les principes anarchistes leur recommandent de suivre, sans la refréner, l'inspiration du cœur, des sens.

Il faut avouer que la malice des femmes est grande. Sur notre continent on leur demande de la constance, et les faits divers quo-



tidiens relatent les mille carnages causés par leur amabilité excessive à l'égard du passant, et par l'instinct propriétaire des jaloux exaspérés.

Là-bas, comme elles ont licence de suivre leur papillonne, elles se contraignent et vivent en maîtresses exemplaires.

L'Écriture disait donc vrai, prétendant que la femme est la seule Malice, le seul Mensonge. Nous nous efforçons d'affirmer, quelques-uns, et depuis des temps, que la femme ne pêche ni par tempérament, ni par sentiment, mais par simple désir de destruction et de catastrophe. Le fait relaté par le compagnon corrobore merveilleusement la thèse.

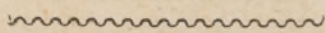
Pouvant être utiles et bonnes, elles s'y dérobent; que ce soit en gardant leur fidélité, que ce soit en la relâchant.

Je n'incrimine point les femmes de la colonie Cécilia qui refusent de satisfaire la passion de quelques-uns. J'admirerais plutôt leur continence. Mais leur exemple me sert à renfoncer le blâme que je destine aux gourgandines de ce côté-ci de l'eau.

Elles me séduisent, les unes et les autres, par leur obstination à mécontenter les hommes, par le désir qu'elles manifestent de les voir souffrir, en leur imposant, selon le cas, leur constance ou leur lubricité.

Selon les enseignements du Christ, elles cultivent la douleur. chez les âmes d'autrui. Et tout leur bonheur est exactement de forfaire à la loi. En cela, elles sont anarchistes, mieux que nous.

PAUL ADAM.





---

---

# NOTES DRAMATIQUES

---

**Théâtre-Libre** : *Le Devoir*, de M. LOUIS BRUYERRE. — *La Salomé*,  
de M. OSCAR WILDE.  
(Librairie de l'Art Indépendant).

M. Louis Bruyère a fait jouer pour son début au Théâtre-Libre une pièce fort intéressante. Il s'y montre doué d'une sorte de verve un peu âpre et chagrine, mais non sans force. Il a le sens de la conduite d'une scène plus qu'il n'a celui de l'importance qu'elle doit avoir dans l'ensemble. Les personnages sont vivants mais il les fait évoluer maladroitement dans l'action qui les met en jeu et, avec des parties excellentes, la comédie qu'il nous a donnée ne l'est point. Rien ne s'y proportionne exactement ni ne s'y ajuste à souhait. C'est plus que des tableaux et ce n'est pas tout à fait un tableau. La nuance de comique qui se dégage de cette œuvre plus satirique que caricaturale me semble très bien exprimée par l'admirable aquarelle de Daumier qui représente une causerie d'avocats. Ils sont deux, chacun en sa robe noire, gouailleurs et emphatiques, mais de l'un la robe s'entr'ouvre et laisse voir, entre ses plis rigides et magistraux, le drap gris perle d'un pantalon.

M. Bruyère a entr'ouvert aussi la robe de son procureur Guérigny; il nous montre l'homme sous le magistrat; la rigidité officielle de ses principes et leur accommodement aux convenances



de son égoïsme ou de son ambition. Les paroles contrastent avec les actions et l'étude est poussée loin et bien de cette espèce d'hypocrisie à demi involontaire où l'habitude professionnelle est devenue à demi constitutive et, où, par une espèce de sophistique intérieure, son personnage arrive à se persuader son devoir, ce qui n'est que l'accord de son intérêt avec les circonstances.

C'est cette étude qui fait le mérite de la pièce de M. Bruyère. J'aime moins les autres comparses de l'action, qui est d'ailleurs toute entre Guérigny et sa maîtresse Marguerite venue le relancer jusque dans son cabinet. Toute la rupture, sèche, avantageuse de la part de Guérigny, récriminante et douloureuse, de la part de Marguerite, est bien menée et, vraiment, le langage administratif et judiciaire que parle le Procureur à la jeune femme qu'il délaisse est d'une bien agréable tartuferie.

M. Antoine l'a fort bien incarné ce Guérigny. Il excelle à donner ainsi l'impression d'être d'une morale un peu louche, moins scrupuleux que juste honnêtes, et il trouve, pour en jouer les rôles des gestes, une mimique, des intonations d'une justesse terne et minutieuse. Telle scène où il raisonne ou s'encolère devient curieuse tant M. Antoine l'anime d'un jeu strict et comme involontaire, avec un naturel un peu caricatural mais qui met en relief les dessous significatifs et intentionnels du personnage. M. Antoine a beaucoup joué de ces rôles d'une humanité scabreuse, déprimée ou médiocre, et toujours avec talent et en bon comédien. Ses auteurs lui en ont d'ailleurs fourni des occasions car le répertoire de cet étonnant Théâtre-Libre semble être une longue enquête sur la canaillerie bourgeoise, et rarement, sur cette scène de dissection sociale, s'est aventuré, aucun soir, un être de rêve; à peine si Pierrot y mit une fois le pied et y arrondit sa bouche pour le baiser magique à la fée, et si on y attendit, dans le bois légendaire et près de la merveilleuse fontaine où avait bu le poète, sonore et au fond du crépuscule silencieux, chanter par toutes les rimes que sa vibration n'interrompit point, car tel était le sortilège de la gracieuse fantaisie, le *Cor fleuri* d'Ephraïm Mikhaël.

\*  
\* \* \*

La grande Salomé, celle qui dans l'*Atta Troll* de Henri Heine passe en jonglant sur un plat d'or avec le chef sanglant de Jean-Baptiste, celle qu'évoqua Flaubert aux pages toutes parfumées d'elle des sublimes *Trois Contes*, celle que Stéphane Mallarmé chanta dans un inoubliable poème, beau comme l'Orient et mélan-

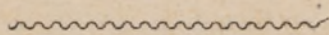


colique comme un crépuscule au Jardin fermé, celle que Jules Laforgue accouda, en sa robe jaune à pois noirs, sur la terrasse du Palais de Macherous, en sa grâce enfantine et philosophique, celle que Gustave Moreau peignit joaillée et nue en sa danse, Salomé a failli, de par M. Oscar Wilde, apparaître sur les planches modernes. Ce fut à Londres, l'été dernier, que M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, dut, sur le théâtre du Royal Opéra House, jouer le court et biblique drame dont un accès de la pudeur anglaise interdit la représentation. M. Pierre Louys, qui assista aux répétitions, m'a souvent raconté quelle Salomé merveilleuse était M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, combien les inflexions mélodieuses de sa stature et de sa voix s'ajustaient au cruel et amoureux fantôme que M. Wilde avait évoqué en son attrait mystérieux et dont il avait traduit le séculaire silence par une prose riche, insinuante et chantante. M. Wilde avait écrit ce drame en français, au cours d'un de ses séjours à Paris et c'est à Paris qu'il le publia ces jours-ci. C'est un œuvre d'un charme extrême, qui mêle à certaines réminiscences maeterlinckiennes, plus apparentes que réelles, des qualités propres : un lyrisme abondant et coloré ; une manière de surenchérir sur l'hyperbole, d'y insister avec des caresses d'images successives ; de petites phrases qui ont le rythme moelleux d'un battement d'éventail, une invention dans le détail très imprévue, un style plus odorant peut-être que plastique et qui s'évapore au-dessus de l'idée comme les spirales de fumée montant d'un encensoir.

M. Wilde est, en français, un fort bon écrivain ; à peine si, en anglais, il est plus à l'aise peut-être ; mais sa pensée, en passant de sa langue dans la nôtre qui est la sienne, se décolore légèrement d'une façon toute charmante et c'est comme, ainsi qu'il le dit quelque part, « le reflet pâli d'une rose dans un miroir d'argent. »

Il pourrait traduire lui-même en français les œuvres qui lui ont valu là-bas le renom d'un esprit subtil et ingénieux : *Dorian Gray*, ou la *Maison des Pommes de Grenade*, mais il a négligé ce soin et outre que nous donner à lire *Salomé*, il sait être ici, aux soirs où on le rencontre en quelque salon, familial, au théâtre et aux lieux à la mode, un causeur délicieux et un conteur de merveilleuses histoires.

HENRI DE RÉGNIER.





---

---

# LES LIVRES

---

## REVUE DES REVUES

*La Lutte pour l'Art* consacre un article nécrologique au roman, du moins au roman de mœurs bourgeoises ou d'étude psychologique; nous n'y contredirons pas, tout au plus trouverons nous qu'il n'est pas très juste d'appeler *La Fin du Roman* un article qui conclut simplement à la nécessité d'une transformation dans le roman.

Dans *l'Harmonie: l'Anarchie dans l'Evolution sociale*, de Pierre Kropotkine; *Aperçus d'esthétique transcendantale* de S. Harmand.

*Le Banquet* publie une bonne traduction de *La Damoiselle bénie* de Dante Gabriel Rosseti, due à M. Jacques Baignerès. M. Daniel Halévy nous fait connaître deux lettres de Shelley, curieuses au point de vue des rapports qui existèrent entre Byron et Shelley. *Violante ou la mondanité*, de M. Marcel Proust, est un conte écrit sous la double influence d'Anatole France et de M<sup>me</sup> de Genlis. M. Proust pourrait faire mieux; il pourrait faire plus mal, diront d'autres, et peut-être auront-ils raison.

Dans *Floréal: Trois chansons*, de Maurice Maeterlinck; un poème en prose, *Lucifase*, de Paul Gerardy.

B. L.



## MÉMENTO

Ont paru :

Chez A. Lemerre : *Les Trophées*, de José Maria de Heredia ; *La Possédée*, de Philippe Chaperon ; *Ames Blanches*, de Williams Ritter ; *Le gros chat gris*, de Michel Jacquemin ; *Le Jardin Secret*, de Henri Rouger ; *Les Aventures de la princesse Soundari*, de Mary Summer.

Chez A. Savine : *Solness le Constructeur*, de Henrich Ibsen ; *Les complicités de Panama*, de G. Rouanet ; *La France Sociale*, de A. Hamon.

Chez E. Dentu : *Joie perdue*, de Gonzague Privat.

Chez Perrin et Cie : *Une Courtisane*, de Armand Charpentier ; *Egarée*, de E. Aubé.

Chez Léon Vanier : *Liturgies intimes*, de Paul Verlaine ; *Du Sens religieux de la Poésie*, de Charles Morice.

Chez E. Girard : *Prestiges*, de J. Declarœil.

Chez P. Ollendorff : *Coquecigrues*, de Jules Renard ; *Le Voyage dans les yeux*, de Georges Rodenbach.

Chez May et Motteroz : *Lequel*, par Suzel.

A la librairie de l'Art Indépendant : *Chevaleries Sentimentales*, de A. F. Herold ; *Sonnets en bige*, de A. Sabatier ; *La Ville*.

A la Librairie socialiste (J. Allemane) : *Egoïsme et Misère*, de Jules Jeannin.

Chez Georges Carré : *La genèse humaine*, de Paniagua ; *Le Prem-Sagar*, traduction de E. Lamairine.

Pour paraître prochainement chez E. Dentu : *La Légende de l'Aigle*, de Georges d'Espartier.

Note : M. P. Marius André, rédacteur en chef de la *France Moderne*, auteur de la *Revue* et collaborateur des *Entretiens*, n'est pas le Marius André, félibre et hardi Provençal qui, depuis peu, s'adonne à la poésie française.

B. L.

---

Le Gérant : L. BERNARD.

---



## INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

---

La troupe du Théâtre-Libre fait applaudir actuellement en Hollande les pièces à succès de son répertoire. Elle sera de retour le 20 de ce mois et donnera aussitôt le cinquième spectacle de la saison : *Mirages*, drame en 5 actes par Georges Lecomte, l'auteur applaudi de *La Meute*.

---

On peut souscrire jusqu'au 20 mars en s'adressant au Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, aux *Œuvres posthumes* de G. Albert Aurier. 1 vol. gr. in-8 de plus de 400 pages, contenant : un livre de Critique d'Art, un livre de Poésie, un roman inédit, des Nouvelles, Contes et Fragments.

Dessins, eaux-fortes, lithographies, par Carrière, de Groux, M<sup>me</sup> Jacquemin, Bernard, Van Gogh, Sérusier, Vogler, etc.; 4 croquis de G.-Albert Aurier.

TIRAGE : 277 exemplaires numérotés, dont 209 ex papier teinté à 10 fr.; 53 ex. hollandaise à 20 fr.; 15 japon à 40 fr. (Ces prix sont ceux de la souscription; l'ouvrage sera vendu en librairie : 12 fr. 25 et 50 fr.)

Tous les exemplaires contiendront un portrait (eau-forte) de G.-Albert Aurier; les ex. hollandaise : des eaux-fortes, lithographies, etc.; les ex. japon : trois épreuves (japon, chine, hollandaise), dont deux avant la lettre, de toutes les eaux-fortes, lithographies, etc.

---

*Falstaff*, le nouvel opéra de Verdi au sujet duquel George Vanor a fait une intéressante conférence l'autre jour, à la Rodinière, sera représenté l'an prochain à Paris. Carvalho, retour de Milan, à la parole du maestro.

---

Nous avons déjà annoncé pour le 15 mars l'ouverture d'une exposition des œuvres de Constantin Ghuys, au Théâtre d'Application. Le comité préparatoire se compose de MM. Arsène Alexandre, H. Beraldi, E. Bergerat, Henry Blount, J. Chéret, L. Deschamps, marquis du Lau, d'Allemands, baron Finot, Forain, Anat France, G. Geoffroy, Ph. Gille, E. de Goncourt, Haas, L. Hennique, Huy-mans, Stéphan. Mallarmé, A. Marty, comte R. de Montesquiou, Nadar, F. Rops, A. Silvestre, comte L. de Turenne, O. Uzanne, P. Véron, etc. Les personnes qui posséderaient des dessins de C. Ghuys sont priées d'adresser leurs communications à M. Aglaüs Bouvenne, secrétaire du comité, rue des Mathurins, 53.

---

M. Edouard Dujardin vient de partir en Angleterre où il doit rester quelques mois et mettre la dernière main à sa nouvelle tragédie, la dernière partie d'*Antonia*.

---

Nous lisons dans le *New York Herald* : *Coup de Monocle*, 25 février : CONSPIRATION. — Tandis que les opportunistes, les radicaux, les centre-gauchers préparent, chacun dans son coin, leur petit coup d'Etat; d'autres conspirateurs se réunissaient hier, vêtus de manteaux couleur muraille, dans un célèbre restaurant de la place de la Bourse.

Ils s'appelaient François Coppée, Heredia, Paul Arène, Dorchain, Marcel Prévost, etc., etc. L'éditeur Lemerre présidait l'assemblée.

Entre les coupes de champagne, il fut décidé que les prétendues nouvelles écoles poétiques, décadents, romans, symbolistes, etc., n'ayant donné ni le chef-d'œuvre, ni même l'œuvre, le moment était venu de publier un nouveau *Parnasse Contemporain* à la gloire de la poésie française.

Et le printemps qui s'approche verra éclore, avec les premières fleurs des lauriers et les premières pousses de chêne, cette nouvelle floraison poétique.



# Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

## FRANCE

Aix. . . . .	Dragon.	Lyon. . . . .	Bernoux et Cummin.
Ajaccio. . . . .	De Peretti.	— . . . . .	Veuve Cantal.
Amiens. . . . .	Courtin-Hecquet.	— . . . . .	Dizain et Richard.
Angers. . . . .	Lacheze et Cie.	Marseille. . . . .	Aubertin.
Besançon . . . . .	Jaquard.	— . . . . .	Carbonnelle.
Bordeaux . . . . .	Bourlange.	Montauban . . . . .	Bian.
— . . . . .	Dauche.	Montpellier. . . . .	Coulet.
— . . . . .	Duthu.	Nancy. . . . .	Grosjean-Maupin.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.	Nantes . . . . .	Vier.
Bourg. . . . .	Montbarbon.	Nice . . . . .	Visconti.
Bourges . . . . .	Renaud.	Nîmes. . . . .	Catelan.
Brest. . . . .	Robert.	— . . . . .	Morin-Fesselier.
Caen. . . . .	Brulfert.	Orléans. . . . .	Herlison.
Châlons-s.-Marne	Weill.	Poitiers. . . . .	Druinaud.
Chambéry. . . . .	Raujat.	Saint-Quentin . . . . .	Triquenaux-Devienne
Cherbourg. . . . .	Marquerie.	Reims. . . . .	Michaud.
Clermont-Ferrand. . . . .	Ribon-Collay.	Rouen. . . . .	Lestringant.
Dijon . . . . .	Armand.	— . . . . .	Schneider.
Saint-Etienne . . . . .	Chevalier.	Saumur. . . . .	Milon.
Fontainebleau. . . . .	Desprez.	Toulon . . . . .	Rumèbe.
Grenoble. . . . .	Baratier.	Toulouse. . . . .	M <sup>lles</sup> Brun.
Le Havre. . . . .	Bourdignon.	Tours . . . . .	Pericat.
— . . . . .	Dombu.	Versailles . . . . .	Flammarion,
Lille . . . . .	Tallan lier.		

## ETRANGER

### ALLEMAGNE

Strasbourg. . . . .	Treuttel et Wurtz.
Berlin. . . . .	Ascher et Cie.
Leipzig . . . . .	Brockhaus.
Munich. . . . .	Ackermann.
Stuttgard. . . . .	Witzwer.

### ANGLETERRE

Londres . . . . .	Hachette.
-------------------	-----------

### AUTRICHE-HONGRIE

Vienne . . . . .	Brockhaus.
Buda-Pesth. . . . .	Revai frères.

### BELGIQUE

Bruxelles . . . . .	Lebègue et Cie.
— . . . . .	Spineux.

### ÉGYPTE

Le Caire . . . . .	Barbier.
--------------------	----------

### ESPAGNE

Barcelone . . . . .	Piaget.
Madrid . . . . .	Romo et Fussel.

### ITALIE

Rome . . . . .	Bocca.
Milan . . . . .	Treves frères.
Turin . . . . .	Bocca.

### PORTUGAL

Lisbonne. . . . .	Fereira.
-------------------	----------

### SUÈDE

Stockholm. . . . .	Loostroom.
--------------------	------------

### SUISSE

Bâle . . . . .	Georg.
Berne . . . . .	Nedegger.
Genève . . . . .	Burckhardt.
— . . . . .	Hegimann.
Lausanne . . . . .	Duvoisin.
Zurich. . . . .	Meyer et Zeller.

### TURQUIE

Constantinople . . . . .	Biberdjan.
--------------------------	------------